

LE CRIME DES FEMMES

XV

LA FEMME DE L'ARTISTE

L'atelier de Gustave Thiébaud présentait un aspect à la fois grandiose et triste. La richesse des objets dont il était rempli n'empêchait point de voir quelle incurie y régnait. Les cadres d'or à feuillures italiennes grassement sculptées gardaient de la poussière dans les creux ; les instruments de musique, bizarrement groupés, s'ennuyaient des cassures de leurs cordes. Le grand lion étendu sur le tapis laissait les araignées filer leur toile dans sa gueule entr'ouverte ; le singe, criant de faim, tirait pour se venger la queue de l'ara.

Cependant, pour répandre une lumière vraie sur cet atelier et corriger ce qu'on y remarquait de triste, deux ou trois toiles, d'une vérité puissante et d'un admirable rendu, attiraient et fixaient le regard. Une seule de ces œuvres eût suffi à la réputation d'un homme.

En poursuivant l'examen de cet atelier, rempli des merveilles de toutes les civilisations, tendu de tapisseries précieuses, orné de vases de Chine étranges, de cristaux de Venise transparents, de meubles d'ivoire, de crédences de nacre, de plats ciselés, on s'étonnait de trouver au sein de l'abandon dans lequel on le laissait, les traces de la présence d'une femme.

D'ordinaire, la femme laisse un parfum, une grâce après elle. On lui doit une propreté minutieuse, un arrangement imprévu : les cassures assoupies et savantes des draperies, les jeux de lumière faisant rayonner certains objets ; les fleurs dont l'arôme réjouit la maison ; elle seule place le fauteuil à proximité de la table et ouvre le livre à la page préférée ; elle seule tamise sous la dentelle la clarté de la lampe, dispose sur le guéridon la coupe de fruits savoureux, répand la vie et ses mille effluves par des soins ingénieux et multiples. Cela est si vrai, qu'en parcourant certains appartements luxueux, on devine si une femme les habite à quelque chose de spécial que dix domestiques ne remplacent pas.

Or, la femme de l'artiste dont nous visitons l'atelier ne possédait rien des qualités ordinaires à son sexe.

Epris tout jeune d'art et de gloire, Gustave Thiébaud, ambitieux avec conscience et peintre avec conviction, s'était dit dès ses plus jeunes années : « Je deviendrai riche et célèbre. » Né dans la boutique d'un menuisier, il apprit le métier de son père, gagna l'indispensable, puis accepta le sacrifice du brave artisan, qui lui offrit le premier de quitter la varlope pour le pinceau. A trente ans, Gustave était célèbre et courait à la fortune. Il se produisit tout à coup par un succès que nul ne contesta. Alors il prit en conquérant possession du monde artistique. Pour garder sa puissance de conception, il évita de se prodiguer, cloîtra sa vie et partagea ses amitiés entre deux braves garçons : Albert Taconnier, l'architecte, et Max Lux, le compositeur. Il les regardait comme ses frères siamois. Pendant quatre années, Gustave créa de belles choses et fut réellement grand. Mais un jour, semblable au sculpteur de l'antiquité, le peintre s'éprit d'une statue et prétendit lui souffler le feu divin remplissant son âme.

Néra Blancheret apparut à Gustave au milieu d'une fête, vêtue de satin blanc, laissant traîner sur ses épaules ses opulentes cheveux roux torsadés de perles. Elle comptait vingt ans, ses paupières soutenaient sans se baisser les regards admirateurs des hommes, son éventail de plumes orné d'un miroir lui servait moins de coiffure que de parure. On eût dit une figure peinte par Titien, émigrée à Paris dans son habit de gala.

Gustave se dit :

« J'épouserai cette jeune fille. »

La famille de Néra appartenait à la bourgeoisie.

La jeune fille, modestement élevée par sa mère, restait sourdement rebelle aux leçons qu'elle en recevait, et se promettait dans le mariage une revanche éclatante.

Le sentiment qu'elle gardait de sa beauté lui faisait souhaiter les splendeurs d'un cadre digne d'elle. Elle avait un culte : cette beauté ; une foi, un espoir : cette même beauté. Il s'agissait d'en faire un hameçon.

Dix fois Néra s'était vue sur le point de réussir ; mais à la veille de la demander en mariage, ses prétendants reculaient. L'un d'eux s'effraya de cette idée : être le mari d'une des plus jolies femmes de Paris ; son âme jalouse devina les tortures qu'elle subirait. Il interrogea Néra pour savoir si elle consentirait à vivre paisiblement dans un château perdu au milieu des chênes.

« Mais, dit Néra, c'est un suicide comme un autre ! »

Le second fut supplié à genoux, par sa mère, de ne point amener une semblable bru au foyer de la famille. Néra était-elle donc panthéiste, athée, libre-penseur ? Elle se souciait de la religion au point de vue des oratorios harmonieux, des fêtes majestueuses, de l'odeur de l'encens qui la grisait, de l'orgue qui la berçait dans des vagues accords, des fleurs épanouies devant l'autel de la Vierge. Jamais elle n'avait prié, pleuré, répandu son âme devant Dieu...

« Une telle fille ne peut être la mère de tes enfants ! dit l'aïeule du jeune homme, épris de Néra ; pars, essaye de l'oublier. »

Il était parti, et, au retour, avait épousé une enfant sans grande beauté, mais douée de candeur et de charme.

Le troisième prétendant, riche comme un banquier juif, noble comme un prince, essaya de la décider à une folie en partant avec lui pour Gretna-Green. Néra s'indigna, pleura, réfléchit autant qu'elle pouvait réfléchir. Au milieu de ses réflexions, Gustave Thiébaud la demanda en mariage. Un mois plus tard, elle l'épousa.

Nous l'avons dit, pour le peintre, cette femme était une œuvre exquise ; peu lui importait qu'elle en possédât. Il passait ses heures à lui essayer des costumes des pays les plus divers, à l'esquisser, à la peindre. Son atelier s'emplit de toiles sur lesquelles souriait Néra, tantôt vêtue en pécheuse de Prociada, tantôt habillée en Flamande du temps de Terburg ; d'autres fois, traînant la robe paquillée de jais des infantes d'Espagne, ou bercée dans un hamac, enveloppée d'un sari indien. Elle devenait madone, nymphe, déesse ! Néra était la fête des yeux de Gustave, le modèle incomparable ; il la regardait et copiait.

Néra s'en réjouissait. Elle secondait Gustave dans cette fantaisie, rêvait de merveilleux costumes, changeait quotidiennement de façon de se vêtir et de se coiffer, avait une habilleuse comme une actrice, et restait perpétuellement à l'état de tableau vivant.

La passion de Gustave pour sa femme l'absorba au point de le rendre graduellement paresseux. Néra aimait le plaisir ; elle obligeait son mari à quitter sa palette pour faire une promenade, des visites : Gustave voyait de l'amour dans l'obstination de Néra à ne pas le quitter. Il l'en remerciait avec des attendrissements dont elle s'étonnait en riant gentiment.

Trois ans se passèrent pendant lesquels Néra courut de fête en fête. Gustave peignait encore, mais l'ardeur de la création s'était éteinte. Jadis sa femme le pressait d'abandonner son travail, elle exigea qu'il s'y remit. Il céda, prenait sa palette, ébauchait une toile ; mais, au bout d'une heure, « cela ne venait pas. » Le feu sacré manquait ; il s'ennuyait de n'avoir pas vu Néra et l'appela. Blâcée sur la jouissance de voir multiplier son image, la jeune femme venait moins à l'atelier. Très répandue dans le monde, comptant pour amies beaucoup de riches élégantes et de reines de la fashion, elle sentait moins le besoin de la compagnie de Gustave.

On ne lui reprochait aucune intrigue, elle détestait les manèges d'une coquetterie inutile avec une pareille beauté !

Elle avait aimé son mari, elle ne l'aimait plus. Elle lui parlait gracieusement et d'une façon plus affectueuse qu'à personne, mais elle laissait voir un peu de fatigue quand il s'obstinait à rester près d'elle. La fixité de ce regard plein de tendresse la gênait. D'ailleurs, tandis qu'elle restait à l'atelier, il ne travaillerait pas. Or, Néra dépensait beaucoup et mélaît le gaspillage à la dépense, avec l'insouciance d'un artiste et la complaisance d'un mari. Mais les artistes ne peuvent impunément quitter les hauteurs que le recueillement habite ; en se frottant aux petites choses mondaines, ils y perdent un peu de la flamme divine. Gustave garda un talent d'exécution exquis, mais ses toiles manquèrent du cachet spécial que si peu de chose sépare du génie. Au lieu de méditer des œuvres, de poursuivre le beau et l'idéal, il s'arrêta dans sa course. Et puis le public en avait assez de ses portraits de femme, monotones dans leur apparente variété. La critique insinua que cette obstination à reproduire la même figure dénotait une grande pauvreté d'invention. Les amis de Gustave opposèrent à ce blâme l'exemple des maîtres : toutes les madones de Raphaël copiant la Fornarina, et le sourire de Monna Lisa se retrouvant même dans les têtes d'hommes peintes par Léonard. Gustave peignit de moins grandes choses, trafiqua de son nom, passa des marchés avec des experts ; sa réputation y perdit. Les sincères conseils, les avis austères ne lui manquèrent pas. Il s'en blessa et dédaigna de les suivre. Néra rejeta tout sur le sentiment de jalousie dont ses confrères étaient animés contre lui.

« Il y a cependant du vrai au fond de leurs reproches, s'écriait Gustave ; je ne songe plus à faire grand. Je fais joli. Je ne songe plus à l'avenir, je palpe des billets de mille francs. »

— Et je trouve cela fort sage, répliquait Néra ; si la Renommée ne prêtait sa trompette d'or, je l'envairais à la Monnaie.

— Et la gloire ?

— Un joli rêve dont profitent les héritiers. Qu'est-ce que cela me fait qu'on paye un jour tes toiles aussi cher qu'un Hobbema, si tu manques d'argent pendant ta vie ? Le beau plaisir de marcher le front levé vers les étoiles et les pieds dans la boue ! Quand tu resterais six mois à peindre une nymphe blanche et rose, y trouverais-tu plus de joie qu'à me regarder me peigner dans ce miroir guilloché de Venise ? Il nous faut, à nous, l'existence des artistes qui rivalisent de luxe avec les rois et remplissent des ambassades pour se reposer d'avoir décoré des chapelles.

— Tu ravales l'art, Néra.

— Je le veux pratique.

— Tu me laisserais faire du décor, ma parole !

Pourquoi pas ? C'est de la peinture aussi. A effet, à distance, elle demande un extrême entraînement, une science prodigieuse de la perspective, le sentiment des lointains, l'appréciation, des grandioses spectacles de la nature. Crois-tu que dans les villes de l'Italie, où les Médicis régnaient, les artistes célèbres refusaient de peindre les décors des théâtres qu'élevaient les premiers architectes du monde ? L'art est uni-

versel : le décor est du paysage augmenté de grandeur ; on le brosse au lieu de le blaireauter. A propos, ce petit tableau destiné à lord Schery, est-il prêt ?

— Le voilà.

— Ravissant ! Cette robe chamarrée d'argent réduit le plus délicieux e flet.

— N'a-t-elle pas coûté la moitié du prix que rapportera cette toile !

— C'est possible ! Comme j'étais jolie avec, dis ?

— Tu me sembles jolie avec tout, et c'est ce qui fait mon désespoir.

— Cela est gracieux.

— L'homme envahit l'artiste en moi.

— Et la femme chasse la Muse. . . .

— Parfois je le constate avec une cuisante douleur, parfois je m'en réjouis. Je t'aime avec une ardeur dévorante et fatale ; j'aimerais mieux mourir que de cesser de t'aimer ; Et toi, Néra ?

— Vous connaissez mon sentiment sur ces redites sentimentales. Je suis votre femme ; cela doit vous suffire.

— Cela ne contente pas pleinement la part de moi la plus saine et la meilleure. J'éprouve parfois des sentiments étranges. . . . Je tremble de te voir me préférer quelque chose.

— Tu deviens jaloux ?

— Ne t'éloignes-tu pas un peu de moi ?

— Je te laisse travailler, voilà tout.

— Travailler ! il y a des jours où je n'aime plus l'art. . . . Avant de t'épouser, je lui donnais les heures du jour, le recueillement des soirs. J'ai vécu chaste et fort tête à tête avec cette vierge qui s'appelle la Muse. Tu es venue, tout a changé. Mon âme a brisé ses ailes pour les mettre à tes pieds. Rends-moi la force et le courage, il en est temps. . . . Songe donc, anéantir le sentiment du beau, le culte de l'art dans une intelligence, c'est un meurtre moral lentement accompli. . . . Tu ne l'as pas compris jusqu'à cette heure. . . .

« Aujourd'hui, je te l'avoue, le cœur noyé d'angoisse. . . . Néra, j'ai besoin de calme, de repos, d'une sorte de c'austration, qui permette à ma pensée de se ressaisir elle-même et de me posséder ensuite. Il faut que les préoccupations d'argent fassent trêve. Je ne te reproche rien, mais n'as-tu pas exagéré nos dépenses ? Enraye dans cette voie, au nom de mon avenir compromis. . . . Accorde-moi deux ans pendant lesquels tu te priveras de fêtes et de voyages ; au bout de ce temps, je serai rentré en pleine puissance, j'aurai enfanté une œuvre, et tu garderas le droit d'être fière de ton mari. »

— Mais, demanda Néra, qui vous empêche de vous recueillir, comme vous dites. . . ? Je ne mettrai plus sans permission les pieds dans votre atelier. . . . Je vivrai en « close nonnain », tandis que vous peignez. En quoi mes bals troublent-ils vos nuits si vous ne m'y suivez pas ?

— Mais si tu t'éloignes, je te suivrai. . . . Pour que je travaille, il faut que tu restes. »

Néra haussa les épaules.

« Je vous donne un an, dit-elle. »

— Tu es un ange ! » s'écria Gustave.

Madame Thiébaud regarda son mari d'un air moitié moqueur, moitié sentimental.

Dans la soirée, l'architecte Taconnier vint faire une visite à son camarade.

— Mon ami, s'écria Gustave, je suis le plus heureux des hommes ! J'ai eu le courage d'ouvrir mon cœur à ma femme, je lui ai peint mes défaillances, mes dégoûts, je l'ai suppliée de me rendre au labeur recueilli, de me permettre de vivre une année sans songer à vendre de tableaux ; elle a compris par raison, elle a cédé par tendresse. . . .

— Tant mieux ! s'écria Taconnier, sans une résolution énergique, tu étais perdu, perdu par ta femme !

— Je comprends, vous vous répétez entre vous cette vieille formule enveloppée d'une fausse idée : « L'artiste ne doit jamais se marier ; l'indépendance, l'irrégularité de sa vie sont plus profitables au talent que les barrières de la morale. »

« Ceux qui érigent cette opinion en principe seront les premiers à en subir les suites : la solitude n'est pas bonne à l'homme ; une compagne lui devient tellement nécessaire que Dieu même n'attendit pas qu'un désir germe dans le sein de sa créature ; au milieu d'un rêve, sous les arbres de l'Eden ; Eve lui fut donnée dans le double printemps de sa candeur et de sa beauté. . . .

« Tous tant que nous sommes : musiciens, peintres, architectes, sculpteurs, nous restons à demi-malades. L'excès de notre imagination nous ravit plus haut, les réactions de nos habitudes nous font descendre plus bas. . . . Nous avons des espoirs ardents, des conceptions grandioses, terminées souvent par des avortements de l'idée ou l'impuissance de l'exécution. Nos douleurs ne sont pas celles des autres ; nos joies ne ressemblent aux joies de personne. . . . Ce serait donc folie d'exiger de nos femmes qu'elles passassent par les mêmes impressions ; les nerfs finiraient par fatiguer nos nôtres, l'ébullition de nos cerveaux n'a pas besoin de se refléter. »

« Je ne veux pas dire par là que la femme d'un artiste doit être idiote ; mais je la veux plus intelligente qu'habile ; je ne tiens pas à la perfection de sa beauté, pourvu que sa physiologie soit avenante. Avant tout, la femme doit être notre repos et notre consolation. Tiens, pour moi, l'idéal des compagnes de grands génies a toujours été la femme de Racine et celle de Mozart. Nous les connaissons seulement par les lettres de leurs maris. Quel parfum d'affection pure, quel chaste respect s'exhale des pages dans lesquelles ces grands hommes parlaient de leurs femmes à leurs parents, à leurs amis ! Elles se tenaient dans l'ombre de la

maison, élevant au sein d'un paradis tranquille les enfants adorés dont les baisers reposaient et rafraîchissaient l'homme de génie. La cour, qui les aurait reçues au même rang que les nobles dames, ne les vit jamais. . . . Et cependant Mozart a chanté à son clavecin de famille les plus beaux airs de *Don Juan* ; et Racine copia *Esther* sur l'ange qui partageait sa vie. . . . Autant une amie semblable est précieuse, autant est dangereuse une femme légère. Je ne veux point te dire de mal de la tiemme, mais un amour effréné du luxe t'a poussé si près de l'abîme, qu'il faut s'étonner que tu n'aies pas roulé au fond. »

— Tu es sévère, Taconnier.

— N'en parlons plus. Tu vas t'enfermer tête à tête avec ta pensée, la creuser, la fouiller, l'analyser ; de cette pensée mûrie jaillira une œuvre revêtue d'une forme superbe. Au premier Salon, nous pourrions te reconnaître. Jusque-là, l'existence d'un moine, le bonheur d'un bourgeois. Les œuvres saines s'enfantent dans des milieux sains.

— Tu parles par expérience ?

— Sans doute ; ma femme me rend la vie facile, elle est discrète et bonne, attentive et vaillante, ménagère comme une fourmi, gaie comme un oiseau. Elle me laisse tout le jour dans mon atelier, mais à l'heure du dîner, elle passe sa tête par l'entrebaillement de la porte, et me dit : « Viens. » Je trouve un couvert frais, un repas succulent, une figure souriante. Elle attend mes confidences sur l'emploi de mon temps, me parle du baby ; après le dessert, elle s'assied près de moi dans le salon, m'écoute lire ou me laisse dessiner. Parfois, en voyant les palais élevés par mon crayon, elle sourit : « Avec ces merveilles, tu gagneras une chaumière pour ta femme et ton enfant, » me dit-elle. Si je suis triste, elle me console ; si je m'ennuie, elle me distrait. Elle fuit le monde : « Il nous prend quelque chose, dit-elle, il ne nous donne rien. » Elle est vraiment la moitié de moi-même et la meilleure part de mon cœur.

— Tu méritais bien ton bonheur, répondit Gustave.

— Pas plus que toi ; chacun de nous vient au monde avec son droit d'aïnesse, c'est-à-dire sa part de force, de grandeur, de succès ; il s'agit de ne pas vendre tout cela pour un plat de lentilles. »

Taconnier se leva ; les deux amis se pressèrent la main avec effusion.

A partir de ce jour, tout changea dans la maison de Gustave Thiébaud. Un soin inaccoutumé présida aux moindres détails de son intérieur. Il vit paraître un matin sa femme dans un costume copié sur une toile de Rubens. Elle portait un col de toile orné de vieilles guipures, de hautes manchettes ; une triple chaîne d'or retenue par des agrafes pendant à sa ceinture, rendait un joyeux cliquetis de clefs d'acier fin. Ses cheveux tordus simplement dessinaient sa nuque. On eût dit un portrait d'Hélène Froment. Sur la table, à l'heure du dîner, des brocs de grès de Flandre, des cristaux peints de Bohême ornèrent les angles. Néra se donnait à elle-même le spectacle d'un intérieur flamand. Le repas fini, elle s'assit, prit une broderie, poussa du côté de son mari des journaux et des brochures, et travailla sans rien dire.

Tout cela charma Gustave. Le lendemain, le souvenir de sa femme le poursuivant dans son costume de la veille, et le nom de Rubens revenant sur ses lèvres, Gustave composa les *Adieux de Van Dyck* à la femme de son maître : Hélène tremblante abandonnait à Van Dyck une main que le jeune homme couvrait de baisers, tandis que la coupable regardait effrayée si les yeux de Rubens ne l'épiaient pas.

« Je ferai une belle chose, dit Gustave, et c'est à ma femme que je la devrai. »

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

Le 15 janvier 1850, on discutait, à l'Assemblée nationale, une loi sur l'enseignement. Victor Hugo monta à la tribune et dit :

L'enseignement religieux est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Il y a un malheur dans notre temps. Je dirais presque qu'il n'y a qu'un malheur, c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie.

En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre, la vie matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation qui est au bout ; on ajoute à l'accablement du malheureux le poids insupportable du néant, et de ce qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire une loi de Dieu, on fait le désespoir. De là de profondes convulsions sociales.

Certes, je désire améliorer, dans cette vie, le sort matériel de ceux qui souffrent ; mais je n'oublie pas que la première des améliorations, c'est de leur donner l'espérance. . . .

Quant à moi, j'y crois profondément à ce monde meilleur, et je le déclare ici, c'est la suprême joie de mon âme.

Je veux donc sincèrement, je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bligny.